

Catherine David

## La Bible

### Une nouvelle traduction, pour quoi faire ?

**Nous ne sommes pas en manque d'excellentes Bibles en langue française : la Pléiade, la Bible de Jérusalem, la Bible Osty, la TOB, la Bible Chouraqui, la Bible du rabbinat... Au regard de ces mastodontes consacrés, « la Bible, nouvelle traduction » orchestrée par Frédéric Boyer apporte le souffle d'une certaine innocence, une verve poétique Enquête dirigée par Catherine David**

« Je plaide coupable. Oui, ce projet est déraisonnable ; oui, cette traduction est à la fois réussie, novatrice, audacieuse et fragile, parfois ratée. Il ne s'est pas passé un mois, depuis six ans, sans que j'aie eu le sentiment de faire fausse route », confesse Frédéric Boyer, maître d'oeuvre de la nouvelle traduction de la Bible qui paraît chez Bayard. Crainte et tremblement ! Six ans de travail. Quarante-sept auteurs, exégètes ou écrivains, regroupés deux par deux en « binômes », ont participé à cette « Bible, nouvelle traduction », avec le souci constant de questionner les évidences, de traquer les stéréotypes. Pour 295 francs, voici donc 3 200 pages visées par les meilleurs spécialistes, non pour la gloire d'une chapelle ou d'un dogme, mais au service de la religion du Verbe, qui s'appelle aussi Littérature. Pour interpréter ce monument polyphonique, il fallait bien ce grand orchestre, composé de vingt écrivains francophones contemporains (\*), secondés par vingt-sept biblistes (\*\*), de haut vol, versés à la fois dans l'hébreu, l'araméen et le grec, les trois langues sources. La Bible a beau être appelée Livre des livres, elle n'est pas un livre, plutôt une véritable Bibliothèque, comme son nom l'indique : ta biblia, en grec, est un féminin pluriel qui signifie « les livres ». « Un monument qui ne concerne pas seulement les croyants, mais toute l'humanité », précise Alain Gignac. Une bibliothèque en trois langues - hébreu, araméen et grec -, rédigée par de multiples auteurs et dont la rédaction s'étale sur plusieurs siècles.

« Récits, écrits juridiques, généalogies, chroniques, archives, oracles, hymnes, poèmes, contes, proverbes, lettres, ajoute Frédéric Boyer. Il y a du roman dans la Bible, du théâtre, des énigmes, des élégies, des chants d'amour ou de détresse. » Un vaste ensemble qui n'a cessé de s'enrichir et de se diversifier au cours des siècles, du VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère jusqu'à la

rédaction du Nouveau Testament et l'établissement des canons juif et chrétien au iie siècle après notre ère. Mille ans d'Histoire. Un document immense, incontournable. « Livre unique, dans lequel s'enroule une suite prodigieuse de livres, bibliothèque non seulement universelle mais qui tient lieu de l'univers, et plus vaste, plus énigmatique que lui » (1).

Frédéric Boyer et Marc Sevin avaient donc avancé cette idée, sans trop y croire, une idée merveilleusement hérétique : pourquoi ne pas retraduire la Bible, à la mode de chez nous, dans cette langue souple et rebelle, perméable et libertaire, que nous a léguée la littérature du xxe siècle, ensemencée par Baudelaire et Mallarmé, puis cassée, syncopée, réveillée par Artaud, Beckett et les autres ? Offrir au grand public une nouvelle traduction de la Bible, mariant l'audace et le respect, non liturgique, vouée au seul plaisir du texte, à la musique des mots... Rendre hommage non seulement au texte, mais aussi à la vitalité du langage, à la poésie... Une idée folle, mais un projet sérieux, doté de toutes les garanties... et qui, selon Michel Berder, avait l'avantage de se conformer aux recommandations de Vatican II : « Le document conciliaire recommandait non seulement d'ouvrir largement l'accès de la Bible aux chrétiens, mais demandait explicitement de faire des éditions bibliques à l'usage des non-chrétiens. »

Et déjà les écrivains ne pensaient plus qu'à ça, à cette aventure, à ce pari extrême. Au pied de la montagne, effrayés par leur propre audace, les yeux brillants, ils ont hésité. Ils se sont concertés, ils ont tergiversé - pour la forme... On y va ? On risque l'escalade ? « Le texte de la Genèse est très intimidant, voire effrayant... », dit Frédéric Boyer. « J'ai commencé dans une espèce d'horreur ou de terreur sacrée... », avoue Jean-Luc Benoziglio. « Qui sommes-nous pour "parler à la place" d'Esdras ou de Sophonie ? », demande Pierre Ouellet. « J'avais peur de me lancer », dit Pierre Alferi... Il fallait un sacré toupet, c'est sûr, pour pousser sa chansonnette dans le concert des traductions dont les héros, en France, se nomment Chasteyon, Olivétan, André Chouraqui, Jean Grosjean, Edouard Dhorme... Mais nous savons, depuis Oscar Wilde, que la seule manière de vaincre la tentation, c'est d'y céder... Et pourquoi donc résister à la Bible, qui fait partie de nous, qui est notre manne de récits, notre réservoir de rêves, notre tragédie intime ? « La Bible est le premier et le dernier livre, dit encore Pierre Ouellet.

Après quoi il n'y a que des citations, des épigraphes, des exergues, des gloses, des commentaires, des didascalies, des notes infrapaginales, quelques échos sonores, dont les plus grands ou les plus forts s'appellent "la Divine Comédie", "Don Quichotte", "Hamlet", "Moby Dick", "Une saison en enfer"... » Les psychanalystes familiers du texte biblique (2) en témoignent : les paradoxes de l'inconscient, les ruses du désir, les facéties fatales, les pulsions de mort, tout est là, exposé, surexposé dans ces pages millénaires, toutes les couleurs de la condition humaine. Caïn tue Abel, Rebecca déguise Jacob pour le faire bénir à la place d'Esäü, Laban force Jacob à travailler sept ans pour conquérir Rachel et met Léa dans son lit, les fils de Jacob vendent leur frère Joseph aux marchands, les frères de Dina tuent les habitants de Sichem, qui s'étaient pourtant fait circoncire pour leur complaire... Nous l'oublions parfois, mais nos désirs, nos souvenirs, nos métaphores, nos proverbes sont largement tributaires de ce réservoir de contes et légendes.

Le mot « Bible » recouvre aujourd'hui l'ensemble constitué par la Tora hébraïque d'une part, désignée comme Ancien Testament (rebaptisé Alliance dans l'édition Bayard), et les Ecritures nées de la révélation christique, ou Nouveau Testament (Nouvelle Alliance), des Evangiles aux Actes des Apôtres et à l'Apocalypse de Jean. Le canon hébraïque a été fixé à la fin du 1er siècle de notre ère à Jamnia par les rabbins réunis après la destruction du Temple en 70. Il comprend les cinq rouleaux de la Loi, ou Tora, les Neviim - « prophètes » -, trois « grands » (Isaïe, Ezéchiel, Jérémie) et douze « petits » (Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahoum, Habaqouq, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie), et les Ketouviim - « écrits » -, comprenant le Cantique des Cantiques, les Lamentations, Job, les Psaumes, les Chroniques... L'idée d'un canon des Ecritures chrétiennes se fait jour au 3<sup>e</sup> siècle, mais ne sera réalisée qu'au 4<sup>e</sup> siècle, d'après le choix d'Origène. La Bible catholique comprend 73 livres : tous les livres de la Bible hébraïque, augmentés de 7 livres, dits deutérocanoniques, et que les protestants considèrent comme « apocryphes », non inspirés par Dieu ; et les textes du Nouveau Testament proprement dit, soit 27 livres : les quatre Evangiles, qui rapportent la vie et la Passion de Jésus ; les Actes des Apôtres, qui racontent les débuts de l'Eglise ; les Epîtres de Paul, Jacques, Pierre et Jude. Enfin, l'Apocalypse (appelée Dévoilement dans la traduction Bayard). C'est la version catholique - la plus complète - qui a été choisie pour l'édition Bayard.

Un écrivain ne saurait affronter un texte pareil sans ajouter sa démesure à celle des Anciens, sans se persuader secrètement qu'il a enfin trouvé, oui, trouvé, la solution, résolu la quadrature du siècle, c'est cela, le souffle, le rythme, la couleur, ne rien laisser perdre, la saveur, les résonances... « S'effacer le plus possible tout en maintenant un souffle, une voix, un air dans la parole traduite, où l'on sente la chair des mots et leurs pouls à vif, leur pulsation... », écrit Pierre Ouellet. « Actualiser l'héritage, redécouvrir les intuitions d'hier dans la langue d'aujourd'hui », dit Robert David. « Faire craquer les formules toutes faites qui risquent de faire écran à la parole », ajoute Michel Berder. « Des combinaisons étranges, des formes fugaces, des extases syntaxiques qu'il faut à tout prix conserver... », écrit Olivier Cadiot. Les conserver, oui, mais pour faire rebondir le sens vers l'avenir, pour passer le furet à d'autres alpinistes du verbe... Car « chaque génération doit se réapproprier la Bible », comme le dit Alain Gignac.

Pourtant, la première traduction de la Bible était parfaite. C'est du moins ce qui ressort de la légende transmise par Aristée au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, puis par Philon d'Alexandrie. Une fable en tous points édifiante. Le roi d'Égypte Ptolémée Philadelphe (- 482 à - 426) avait une âme de philosophe et désirait connaître la Loi des Hébreux. Il convoqua soixante-douze érudits, douze pour chacune des tribus d'Israël, et leur demanda de traduire la Tora de Moïse dans la « langue de Japhet », c'est-à-dire en grec.

Japhet étant l'un des fils de Noé, l'entreprise paraissait légitime, d'autant plus que les juifs avaient depuis longtemps oublié l'hébreu, sauf pour les besoins liturgiques, et parlaient grec comme tout le monde, dans la ville moderne qu'était alors Alexandrie.

Les soixante-douze furent logés dans l'île de Pharos, ainsi nommée pour son célèbre phare, isolés dans de petites cabanes spécialement aménagées. Miracle ! Après soixante-douze jours de travail, ils produisirent soixante-douze copies identiques : les scribes étaient des hiérophantes, des prophètes inspirés par le souffle divin ! En réalité, précise Marguerite Harl (3), « le processus de traduction s'est étendu sur deux siècles et demi ». Mais la légende est toujours la plus forte : la Septante naquit sans défaut, irréfutable, dotée de tous les attributs des livres sacrés. Elle allait faire autorité pour les premiers chrétiens (et encore de nos jours dans l'Église d'Orient) ; c'est à la Septante dans sa version latine que se réfère saint Augustin. Les biblistes et les archéologues y trouvent de très

utiles références au texte original inconnu, une version de la Tora plus ancienne que celle du canon hébraïque.

La Septante fut détrônée au ive siècle, par la Vulgate latine de saint Jérôme, qui proposait un retour au texte source, à l'hebraïcam veritatem. Depuis, le corpus biblique ne cesse de produire de nouveaux avatars. Après le grec et le latin, le guèze, l'arménien, le gothique, le copte, le syriaque... A la Renaissance, la promotion des langues vulgaires, l'invention de l'imprimerie et le renouveau religieux se conjuguent pour produire de grands textes historiques. « Les réformés proposent les premières traductions en français à partir des langues sources, notamment celle d'Olivétan (1535). Une Bible était toujours censée créer une vulgate de textes sacrés, précise Frédéric Boyer. Il en est ainsi pour les grandes traductions fondatrices comme celle de Luther, en allemand, qui paraît en 1534, et celle en langue anglaise dite "King James", éditée en 1611. » Aujourd'hui, la Bible a été traduite intégralement en plus de 337 langues, et partiellement dans plus de 2 000. Glissée dans les chambres d'hôtel des pays protestants, elle cartonne au hit-parade de l'édition mondiale.

Bien sûr, la légende était fautive, la Septante n'était qu'une proposition parmi d'autres. « Une citation du Talmud m'a hanté tout au long de mon travail, écrit Jean-Jacques Lavoie : "Il ment, celui qui rend un verset mot pour mot, de façon strictement littérale ; il blasphème, celui qui y ajoute quelque chose." » Pas de traduction parfaite, pas d'interprétation définitive, pas de clé universelle, pas de sens ultime. Si la Bible est revendiquée par tous, c'est qu'elle n'appartient à personne. La déchirure de Babel est irréversible, aucune langue ne se superpose exactement à une autre. L'hébreu ne devient pas du français, de l'anglais, du croate ou du japonais par l'opération du Saint-Esprit. On ne fait pas le tour de la Bible : selon le Talmud, la Tora a 600 000 visages, autant que de lecteurs...

On le sait, l'hébreu ne note pas les voyelles, mais seulement les consonnes : chaque mot peut donc être prononcé de plusieurs manières, et autorise plusieurs significations. C'est la fameuse polysémie de l'hébreu, qui rend dérisoire tout espoir de traduction exacte - mais qui a donné naissance aux foisonnantes traditions du commentaire dans les religions du Livre. La tradition talmudique, à partir du iie siècle, développe à l'infini ces trésors sémantiques et multiplie les questions. Fascinants labyrinthes pour la pensée. A partir du xiiie

siècle, les grands textes de la kabbale (notamment « le Zohar ») commenceront à livrer des clefs plus secrètes, des clefs syntaxiques, analytiques, syllabiques, calligraphiques, qui permettent de débusquer toujours de nouveaux sens, des associations inouïes. Les Pères de l'Eglise, dans les premiers siècles de notre ère, fouillent le texte hébreu dans ses grandes profondeurs, et y découvrent l'annonce de la venue du Christ. Plus tard Mahomet, à l'instar de son ancêtre Moïse, reçoit, transcrit, interprète la parole divine. Le Livre est à l'image du monde : mobile, multiple, évolutif. Quant à l'homme, il est à l'image du Livre : l'homme est une énigme, une question. Cités par Marc-Alain Ouaknin, les savants calculs de la guematria (technique d'interprétation talmudique qui établit des correspondances entre les mots à partir de leurs valeurs numériques) montrent qu'en hébreu le mot adam, « homme », et le mot ma, qui signifie « quoi ? » sont marqués du même chiffre : 45. L'« adam » est venu au monde pour poser des questions - et pour se méfier des réponses toutes faites.

Le cheminement est sans fin, la lecture est infinie (4). Entre le texte écrit et la lecture - ou la traduction - se glissent la liberté humaine, la diversité des êtres. « Le terme hébreu "hesed" est d'une richesse extraordinaire, explique Marc Sevin. La Bible de Sacy le traduit par "miséricorde", "compassion", mais aussi par "grâce", "bonté", "bons offices", "bonnes oeuvres", "bienfaits", "bienveillance", "humanité", "piété", "charité", "affection" ! On retrouve encore dans d'autres traductions les mots "amour", "loyauté". Dans le contexte des Psaumes, nous avons décidé de garder le mot "amour", car il évoque mieux que d'autres cette richesse de sens possibles. » Bien entendu, cette polysémie n'est pas un monopole de l'hébreu, et certains termes grecs font littéralement exploser les significations. Selon Jean-Jacques Lavoie, à propos du texte de Ben Sira, dit l'Ecclésiastique, « le mot "psyché", habituellement rendu par "âme", est traduit par le pronom personnel (6, 32) ou par les mots "penchants" (5, 2), "vie" (7, 20), "être" (7, 17), "personne" (10, 28), "désir" (6, 2.4 ; 14, 9), "pensée" (37, 14), "nature" (37, 27), etc. Il n'est jamais rendu par "âme", car Ben Sira n'oppose pas la psyché au corps ("sôma"). Sur les 47 cas des 80 emplois où on dispose de l'hébreu, il correspond 37 fois à "nèfèsh", "vie"- dérivant d'un verbe qui signifie "respirer", "repandre haleine", la nèfèsh est fondamentalement la vie en tant qu'elle se révèle dans la respiration ; c'est l'être concret, l'être vivant (animaux inclus), le centre de la conscience, le siège du désir... -, 9 fois à "lèb", "coeur"- dans l'anthropologie juive, le coeur est le siège de l'intelligence, de la vie morale

et religieuse... -, et une fois à "rûha", "souffle", mot habituellement rendu par "esprit". » (Un très utile glossaire de termes hébreux et grecs, en fin de volume, explicite les choix de la traduction Bayard.) Ainsi, à chaque page, à chaque verset, l'étudiant apprend quelque chose sur lui-même. Lire, traduire, interpréter, c'est trouver ce qui fait sens pour moi, aujourd'hui, ce qui me bouleverse ou m'enchant, me nourrit ou m'indigne. Quel que soit le vaisseau sur lequel on choisit d'accomplir ce périple, toute lecture de la Bible est une traversée des apparences, un voyage plein de péripéties.

La Bible Bayard, « parée comme une fiancée » (Robert David), surprend par son élégance graphique, obtenue grâce au rejet en fin de volume de tout l'appareil critique. Les intertitres traditionnels - bien pratiques, mais ajoutés par des éditeurs zélés - ont disparu au profit de la fluidité, de la musicalité d'un texte fait pour être lu à haute voix, d'une voix ample et sans couture, montant aisément du murmure au cri. On trouvera peut-être que les auteurs, sans doute par effet de mode, usent et abusent parfois du présent du verbe alors que l'imparfait, voire le passé simple offrent encore de puissants attraits. Mais ils savent heureusement que traduire la Bible, c'est privilégier une signification, imparfaite et provisoire - et qui doit surtout le rester, sous peine de stagnation, sous peine de catastrophe. L'énigme ne se laisse pas résoudre. On trouve un germe de scepticisme dans le cœur de chaque croyant - et un zeste de mysticisme chez la plupart des athées. Cette Bible nouvelle née de notre monde « désenchanté », cette Bible démaquillée, nomade, ni juive, ni protestante, ni catho, sans étiquette, sans Eglise, sans secte attachée, sans mode d'emploi, s'adresse à tous les lecteurs curieux, qu'ils soient croyants ou sceptiques. Avec le souci constant de questionner les évidences : ainsi, « Ancien Testament » devient « Alliance ». Et « ressuscité d'entre les morts » devient « réveillé d'entre les morts »...

L'histoire des monothéismes est ensanglantée par les innombrables tragédies provoquées par ceux qui croient avoir compris le message divin, et veulent nous imposer leurs vérités comme on plante une clôture. Une Bible qui ne plante aucun dogme et ne se prétend pas infaillible, c'est toujours ça de pris sur l'ennemi.

(\*) *Pierre Alferi, Marianne Alphant, Jean-Luc Benoziglio, François Bon, Marie Borel, Frédéric Boyer, Jacques Brault, Olivier Cadiot, Emmanuel Carrère, Florence Delay, Marie Depussé, Anne Dufourmantelle, Jean Echenoz, Marie-Andrée Lamontagne, Laure Mistral, Pascalle Monnier, Marie NDiaye, Valère Novarina, Pierre Ouellet et Jacques Roubaud.*

(\*\*) *Philippe Abadie, Michel Berder, Hugues Cousin, Robert David, Pierre Debergé, Marc Dubreucq, Michel Garat, Alain Gignac, Marc Girard, Philippe Gruson, Léo Laberge, Jean-Jacques Lavoie, André Lemaire, Pierre Létourneau, Jean L'Hour, Alain Marchadour, Daniel Marguerat, Jean-Paul Michaud, André Myre, Jacques Nieuviarts, Marc-Alain Ouaknin, Jean-Pierre Prévost, Maurice Roger, Arnaud Sérandour, Marc Sevin, Aldina da Silva et Walter Vogels.*

(1) *Maurice Blanchot, « l'Entretien infini », Gallimard.*

(2) *Lire notamment, de Marie Balmay, « Abel ou la traversée de l'Eden », Grasset.*

(3) *« La Langue de Japhet, quinze études sur la Septante », Cerf, 1992.*

(4) *David Banon, « la Lecture infinie », Seuil.*

---

Source : *Le Nouvel Observateur*, Semaine du 30 août 2001 -- N°1921 – Dossier.  
[http://www.nouvelobs.com/dossier\\_1921/dossier1\\_1.html](http://www.nouvelobs.com/dossier_1921/dossier1_1.html)